

## Argent comptant :

### Lectures naïves de l'inaccessible passé

P.M. Wetherill

Le roman réaliste du 19<sup>e</sup> siècle propose à la lecture « normale » une réalité concrète, transparente, reconnaissable : axée sur la clarté de la chronologie, du contexte social, des êtres et des objets. Tout y est transparent.

Les difficultés de lecture, si difficultés il y a, sont du domaine de ce qu'on appelait autrefois la 'psychologie' : motivations, personnages mystérieux, ambiguïtés de langage, sans doute, « valeurs », constitution et dynamique des sociétés.

Ces problèmes sont généralement susceptibles de solutions ou d'explications rapides et péremptoires, pourtant,<sup>1</sup> selon qu'on est humaniste encroûté, structuraliste attardé, post-moderniste béat, féministe féroce ...

Cela étant dit, pour le lecteur du 21<sup>e</sup> siècle, ces romans sont beaucoup moins clairs qu'il n'y paraît,<sup>2</sup> et ce, surtout, à cause d'un problème spécifique de compréhension littérale sur lequel on glisse trop souvent sans y faire attention. Cette nonchalance (ou cette incompétence) limite profondément, voire irrémédiablement, notre compréhension de textes d'apparence transparents. Au sein de tout texte réaliste (du 19<sup>e</sup> siècle surtout) subsiste une lacune qu'il est très difficile de combler .

Le problème concret dont il s'agit est celui de l'argent : sa gestion, ses 'réseaux', mais surtout sa valeur réelle, car le sens de l'argent au 19<sup>e</sup> siècle, sa signification matérielle nous restent cachés ; tout simplement le lecteur moderne ne sait pas ce qu'il représentait à cette époque-là.

Et pourtant, la compréhension des mécanismes économiques de l'époque est essentielle non seulement d'une manière générale mais surtout, pour nous, parce que l'argent joue dans le roman réaliste tout au long du 19<sup>e</sup> siècle, comme dans la société qu'il représente (qu'il s'agisse de *Sense and Sensibility*, d'*Illusions perdues* ou de *l'Assommoir*) un rôle crucial et fondamental – si l'on n'en saisit pas la signification matérielle, le véritable sens du roman qu'on est en train de lire (fondé qu'il est sur des informations monétaires précises) reste caché : le lecteur 'normal' d'aujourd'hui est floué : il croit comprendre ce qui se passe dans le roman qu'il est en train de lire et éventuellement de commenter, mais ce n'est pas le cas : il *fait semblant* de comprendre.

Au centre des textes réalistes du 19<sup>e</sup> siècle, il y a donc, je l'ai dit, pour le lecteur moderne 'normal', un vaste trou noir.

Cette lacune a pour effet, entre autres, d'enfermer le roman du 19<sup>e</sup> siècle dans une sorte de système autonome, clos, sans historicité spécifique – ou tout au moins privé de l'élément essentiel de son historicité.<sup>3</sup>

En effet, le lecteur des 20<sup>e</sup>/21<sup>e</sup> siècles, par une sorte d'acte de foi, ignore tout ce qui sépare la mentalité 'instinctive' actuelle de l'argent de celle du 19<sup>e</sup> siècle : sa réalité concrète, le marché, les biens meubles et immeubles, les priorités, les notions de richesse, de pauvreté et de mobilité sociale.

Ceci constitue peut-être un obstacle insurmontable à notre incompréhension des textes du 19<sup>e</sup> siècle. Tout au plus, peut-on prendre lourdement conscience des changements intervenus, les définir 'hors texte' en somme. C'est ce que certains (comme Chevalier et bon nombre de biographes) entreprennent de faire en nous apprenant qu'« un franc, en 1860, vaut X en 1990 », en expliquant le pouvoir d'achat des différentes couches de la population d'alors. Pour des raisons concrètes que je développerai et que j'illustrerai plus bas, de telles précisions ne me paraissent pas très utiles, vu que la compréhension du lecteur au cours d'une lecture 'normale' est basée non sur des tables d'équivalence mais sur sa réaction instinctive devant certaines situations et certaines informations.

En tout cas, d'autres historiens se dispensent même de parler de tout cela : Eric Hobsbawm, dans sa très remarquable étude, *The Age of Capital*, consacre un long passage aux salaires (255-62), mais (en dépit de ses orientations marxistes) ne parle pas du tout du pouvoir d'achat et des priorités de différentes classes sociales, de ce que l'argent représente concrètement pour elles ...

C'est bien peu, en tout cas, vu que les changements intervenus dans l'idéologie monétaire au 20<sup>e</sup> siècle équivalent, c'est l'évidence même, à une restructuration profonde des mentalités – tellement profonde qu'elle a pour effet de rendre de plus en plus inaccessible et incompréhensible une mentalité avec laquelle elle a rompu définitivement.

L'article de Georg Franck, sur le « capitalisme mental », montre toute l'étendue d'une rupture qui continue encore de se creuser. Franck souligne la fonction centrale au 20<sup>e</sup> siècle de la publicité qui instaure « une culture de l'attention/de la sensibilisation » (« Kultur der Aufmerksamkeit ») qui est en fait un nouveau type, extrêmement fluide, de système monétaire. Il n'a rien à voir avec la publicité du 19<sup>e</sup> siècle, dont on voit encore les vestiges çà et là sur les murs de Paris : publicité peinte à même le mur, indiquant des prix qui ne changeront pas d'une décennie à l'autre.

Le système moderne et révolutionnaire dont parle Franck, parcouru de constants soubresauts dont parle Franck conditionne, au contraire, déjà, une grande partie de notre comportement. Il produit des effets nouveaux, variés et étendus du fait que le véritable échange ne se situe plus au niveau de l'argent et des biens, mais au niveau des services et de la sensibilisation ... On a donc affaire à des systèmes 'monétaires' basés sur l'attention / la sensibilisation suscitées par un secteur spécifique de l'activité sociale.<sup>4</sup>

Les structures du mental changent donc, instaurant un rapport radicalement modifié de l'argent à l'image, au visuel, voire une restructuration de l'espace public et privé. La notion même de mouvement, de mobilité change, elle aussi, radicalement.<sup>5</sup>

Le caractère radical de cette évolution apporte une explication de plus à l'incompréhension, insoupçonnée mais réelle, du lecteur du 20<sup>e</sup> siècle devant des œuvres axées tout entières sur des systèmes monétaires qui n'ont plus cours et qui sont en fait pour nous très étranges. La conscience monétaire instinctive du lecteur normal moderne (celle qu'il applique à la vie de tous les jours) est soit réduite à zéro, soit complètement en porte-à-faux. Nous sommes confrontés en lisant ces romans à des textes (récits d'événements et de comportements, descriptions d'objets etc, tous fondés sur une certaine notion de l'argent, et sur un certain rapport à l'argent) qui sont pour nous opaques<sup>6</sup> : ces héritages, ces faillites, ces fortunes, ces fraudes, ces destitutions, ces corruptions, ces misères, ces moments essentiels de l'intrigue et de la vie du 19<sup>e</sup> siècle, en somme, nous faisons tout au plus semblant comprendre ce qu'ils représentent – c'est la seule stratégie (instinctive) qui permette de construire à notre convenance une autre lecture plus ou moins plausible – en vas clos celui-là. D'où il appert que ces textes véhiculent souvent une signification apparente et une signification réelle, cachée, perdue, que nous sommes incapables de saisir instinctivement (c'est ce que j'entends par lecture normale) dans ses rapports avec le reste de la société d'alors - nous n'en voyons pas les assises, pas plus que les formes symboliques que la pauvreté et la richesse peuvent assumer.

D'autre part, et c'est un deuxième point sur lequel je reviendrai, malgré l'importance de l'argent et rôle historique du roman réaliste, les auteurs ne font rien pour nous aider. Leur inconscience historique est aussi grande que la nôtre.

Cette attitude est en tout cas bien différente des manières de voir que laissent apparaître des cultures fort éloignées à la fois de la nôtre et de celle du 19<sup>e</sup> siècle, ce qui laisserait supposer que les barrières ne sont sans doute pas tout à fait infranchissables : je pense par exemple à la documentation précise et répétée (sur les fluctuations du pouvoir d'achat, des prix, des taux de change) que l'on trouve, à la fin du Moyen-âge, dans le *Journal du Bourgeois de Paris* qui couvre la période 1405-1447, et dont l'extrait (fig. 1) donne un aperçu.

Contrastant avec le texte qu'on vient de lire, voici, pour illustrer les incertitudes du texte et la nonchalance des auteurs, quelques exemples concrets tirés de romans réalistes du 19<sup>e</sup> siècle.

Quand on nous apprend de Mr. Bingley, au début de *Pride and Prejudice* (1813) qu'il s'agit d' « A single man of large fortune ; four or five thousand a year », même si l'on peut mettre cette somme en rapport avec le train de vie de sa famille, le véritable climat économique dans lequel ils vivent, reste tout à fait obscurs. Jane Austen, en tout cas, ne fait rien pour nous faire comprendre de quoi il s'agit. Le début de *Sense and Sensibility* est encore plus opaque : « Their mother had nothing and their father only seven thousand pounds in his own disposal ; for their remaining moiety of his first wife's fortune was also secured to her child and he had only a life interest in it ». De même on lit dans *l'Education sentimentale* : « - il héritait ! 27000 livres de rente ».

Voilà un tournant capital dans la vie de Frédéric, dans ses rapports avec les gens qu'il fréquente et ceux qu'il va pouvoir fréquenter. Il s'agit évidemment d'une somme importante.

Mais 27000 livres de rente, cela représentait quoi au juste? Le lecteur moderne ne se pose pas trop de questions à ce sujet – c'est dommage car cette insouciance (cet acte de foi) a pour effet de marginaliser un certain nombre de problèmes fondamentaux de lecture et de fausser notre compréhension du roman. On devrait se demander par exemple (mais on ne le fait pas), si ces 27000 livres de rente justifient les méticuleux fantasmes de vie future où Frédéric ne tarde pas à se perdre :<sup>7</sup>

Il s'aperçut auprès de [Mme Arnoux], chez elle, lui apportant quelque cadeau dans du papier de soie, tandis qu'à la porte stationnerait son tilbury, non un coupé plutôt ! un coupé noir avec un domestique en livrée brune [...] Il les recevrait chez lui dans sa maison ; la salle à manger serait en cuir rouge, le boudoir en soie jaune, des divans partout ! et quelles étagères ! quels vases de Chine ! quels tapis !  
(*L'Education sentimentale*, 97)

Cette vision, cette mise en scène correspondent-elles au véritable pouvoir d'achat de la fortune dont Frédéric hérite ? Ou est-ce que Frédéric se raconte des histoires ? Le texte, par la suite, reste très vague là-dessus : les quelques aperçus que Flaubert nous donne du genre de vie que Frédéric mène après l'héritage ne constituent pas l'ensemble cohérent dont le lecteur moderne aurait besoin – mais que le lecteur de 1869, lui, connaissait très bien, et pouvait reconstituer ...

Et puis, le texte de Flaubert comporte des contradictions notables qui ne sont pas faites pour simplifier notre saisie de la valeur matérielle dont je parle. Par exemple, si Frédéric a de quoi faire un grand voyage,<sup>8</sup> il n'a pas les 12000 francs nécessaires pour sauver les Arnoux de la faillite ... D'autre part, on ne sait pas grand'chose sur la nature de cette fortune, sur sa solidité, sur ses assises. Même la personnalité et l'activité du providentiel oncle à millions restent très vagues.

Cette stratégie d'écriture et de lecture a pour résultat de cacher bien d'autres aspects de la fortune de Frédéric et de la manière dont il s'en sert. Entre autres, ce qu'on pourrait appeler l'évolution de sa fortune dont Flaubert nous dit, à la fin du roman, qu'elle est bien diminuée. Frédéric vit-il encore, a-t-il vécu, au-dessus de ses moyens ou non ? Sa relative pauvreté, à la fin, correspond-elle à un calcul précis de la part de Flaubert ou (comme c'est plus probable) à une exigence de la thématique ?

Mon dernier exemple concerne la maison de la rue Rumford, démolie lors de l'extension du Boulevard Malesherbes. Outre qu'on ne sait même pas où Frédéric vit à la fin du roman (sur un boulevard quelconque, sans doute puisque Mme Arnoux monte dans un fiacre sous sa fenêtre), on ne sait pas quelle indemnité Frédéric a touchée au moment de son expropriation, et quelle répercussion cela a pu avoir sur l'état de sa fortune.

De telles ambiguïtés ne font que compliquer notre compréhension déjà fragile du contexte financier de *L'Education sentimentale*.

D'autre part, dans *Madame Bovary*, on sait bien que l'argent est l'un des facteurs qui poussent Emma vers le suicide – à preuve la menace de saisie et la liste que Lheureux lui lit à haute voix. Cela étant dit, on peut se demander quelle est la véritable importance des sommes que Lheureux étale de la sorte. Pour la femme d'un médecin de campagne (même taré et peu recherché depuis l'opération du pied-bot<sup>9</sup>), 8000 frs de dettes, cela représente quoi au juste? Y a-t-il de quoi se suicider ?

En fait on ne sait pas comment fonctionne pratiquement le cercle vicieux de la dette. Ici comme ailleurs, notre lecture moderne se fonde sur un acte de foi qui consiste à supposer que le suicide d'Emma soit du moins en partie dû à ses ennuis financiers - alors que rien sur le plan factuel n'est moins sûr : il pourrait s'agir d'un pur fantasme de la part d'Emma, d'un rôle de plus à jouer. D'ailleurs, le fait qu'elle essaie de trouver une solution à ses soucis d'argent ne signifie pas forcément qu'ils aient joué un rôle déterminant au moment de son suicide.

D'autres textes de Flaubert soulèvent des problèmes similaires. Je pense notamment à *Un cœur simple* où les soucis d'argent sont présents dès la première page : et pourtant, rien ne permet de connaître le véritable état des finances de Mme Aubin, ce que rapporte la vente de sa maison de Saint-Melaine, au début du conte, ce que rapporte annuellement la ferme de Geffosses, le montant réel du vol de Bourais ...

Chez Zola le problème qui me préoccupe se pose de façon plus aiguë encore, par le fait même que *Les Rougon-Macquart*, comme l'âge d'or du capitalisme qu'ils incarnent, sont proprement incompréhensibles si l'on néglige la dimension économique et financière des faits. De tout cela Zola a bien conscience, d'ailleurs – d'où la documentation très détaillée qu'il réunit en préparant chaque roman de la série, et qui contient, comme chacun sait, une foule de précisions sur la vie économique de son temps, sur les problèmes de ses personnages, leur paie, leurs calculs, les amendes qu'on leur inflige etc.<sup>10</sup> Cette documentation ne concerne pas que l'expérience individuelle des personnages : elle a également une dimension nationale. On pense à *Germinal*, et aux recherches que Zola entreprend pour *L'Argent*.

Ces deux axes (personnel, national) aboutissent à l'accumulation de données précises : en travaillant beaucoup au 'Bonheur des dames' on peut gagner jusqu'à 12 francs par jour (*Rougon-Macquart*. III :479) ; les revenus par berline dans *Germinal*;<sup>11</sup> le traitement (dans *La bête humaine*) d'un chef de ou d'un sous chef de gare (3000 frs et 1800 frs respectivement) (*Rougon-Macquart*. IV :509) ; les tarifs de blanchisserie (*l'Assommoir*. *Rougon-Macquart*. II :430-31) ; les revenus d'un chaîniste (II :434) ; le salaire d'un cloutier boulonnier 10 -12 frs. aujourd'hui' (II : 435).

De même, dans *l'Assommoir*, Gervaise, à la veille de la location de la blanchisserie : « faisait de nouveau ses calculs, deux cent cinquante francs pour le loyer, cent cinquante francs d'outils, cent francs d'avance afin de vivre quinze jours » (*Rougon-Macquart*. II :490). Malheureusement de telles précisions ne sont jamais mises en rapport avec le pouvoir d'achat et la circulation de l'argent qui les sous-tendent – et Zola ne fait aucun effort pour nous les rendre compréhensibles. C'est pourquoi on ne

sait donc pas non plus, par exemple, ce que vaut l'argent caché par Roubaud dans *La bête humaine* ...

On relève par ailleurs que les indications qui foisonnent dans les dossiers ne sont pas toutes reproduites dans le texte final – loin de là : comme les tarifs de blanchisserie, elles se manifestent surtout dans les avant-textes. Comme chez Flaubert, ce genre de détails a surtout pour fonction de permettre à Zola de mieux se situer par rapport à ses personnages et à leur milieu. Comme les chronologies datées qu'on trouve souvent dans les dossiers, elles ne sont pas destinées à figurer dans le texte imprimé.

Cela a pour effet de laisser planer beaucoup d'incertitudes sur le texte qu'on est en train de lire : si Gervaise compte semble-t-il gagner 50 francs par semaine on peut se demander si cela est bien réaliste ? comme pour Frédéric, on peut se demander si elle a les pieds sur terre - on peut aussi, plus fondamentalement se demander ce que représente au juste la somme en question.

Les opérations de bourse dans *L'Argent* représentent un autre biais. Jamais Zola ne cherche à nous les faire comprendre : tout y est noyé dans un flot d'anecdotes et de termes techniques (voir *Rougon-Macquart*. V :32, 40 etc.) – ceci bien que *L'Argent* constitue, dans toute la série des *Rougon-Macquart*, la tentative la plus soutenue d'explorer globalement les mécanismes et les valeurs de la vie économique.

Pour confirmer et souligner le sort particulier réservé à l'argent chez Zola, on note qu'il n'escamote pas toujours d'autres catégories d'informations : je pense à la grande précision avec laquelle, dans *Germinal*, il explique le fonctionnement de la mine.

Les allusions à l'argent, par contre, se caractérisent le plus souvent par leur imprécision : on ne nous donne pas le montant exact du loyer de Denise (*Rougon-Macquart*. III :507). On est souvent confronté aussi à l'insuffisance des formules : 25 francs seraient une « somme médiocre » (*Au Bonheur des dames*. *Rougon-Macquart*. III :660) et Zola parle aussi de « petites garnitures à bas prix. » (ibid, 494) ; et, dans une scène de café : « Dans le coin de gauche, Liénard demandait des choses chères, tandis que Deloche se contentait d'un bock [...] » (ibid, 659)

La signification banale, quotidienne, de l'argent nous échappe, subordonnée qu'elle est au côté dramatique, dramatisé, de la vie des personnages.<sup>12</sup> D'où l'approche 'émotive' : dans *Au Bonheur des dames*: « Le bruit courait que Mme Aurélie dépassait vingt cinq mille francs ; et une pareille somme excitait ces demoiselles » (*Rougon-Macquart*. III :654). Dans ce même roman, dont la dimension financière est dramatisée tout au long par la guerre d'expropriation qui se déroule sur le quartier de la rue Saint-Augustin, nous sommes continuellement confrontés à une terminologie opaque, à des formules techniques dramatisées.

L'observation d'Henri Mitterand est donc pleinement justifiée : « L'harmonieuse et prodigieuse croissance du 'Bonheur des dames' [c'est du magasin qu'il s'agit] est une fiction indispensable à la cohérence de l'œuvre, mais dont il ne faut pas exagérer la valeur documentaire » (*Au Bonheur des dames* . *Rougon-Macquart*. III : 1673-1674). Cela vaut également pour *L'Argent* où il est question du « gouffre de l'agio », où le flou

impressionniste domine tout : « Toujours le mensonge, la fiction avait habité ses caisses, que des trous inconnus semblaient vider de leur or » (*Rougon-Macquart*. V :16).

Et dans *Germinal* les facteurs précis, les contraintes économiques qui sont à l'origine des conditions dans lesquelles les mineurs sont obligés de vivre sont également escamotés : Zola préfère nous parler d'une sorte de Bouddha mystérieux dont l'influence maléfique se fait sentir depuis le fond de l'horizon.

Surtout, il ne situe pas sa méticuleuse documentation dans un cadre de référence durable (à la différence du passage du *Bourgeois de Paris* reproduit plus haut). Et pourtant, bien que Zola prétend écrire une « *Histoire naturelle et sociale* ... » et qu'il ait manifestement conscience de l'importance de l'argent, il ne fait aucun effort pour faire comprendre aux générations futures (pour lesquelles en principe il écrit) la valeur objective des sommes évoquées. Il livre donc des textes compréhensibles de ses seuls contemporains, alors qu'on aurait pu s'attendre à ce qu'en bon historien de l'économie, il établisse un rapport précis des revenus aux prix, que surtout il relève le prix des articles qu'il analyse, l'évolution du coût de la vie, les priorités, le tout inséré dans un système bien précis. En fait tout est déconnecté : que ce soit dans les dossiers ou *a fortiori* dans le texte final, on a du mal à interpréter les détails concernant le prix des articles, les dépenses (une course en fiacre 3frs50 (*Pot-Bouille*. *Rougon-Macquart*. III :1607)) et le salaire des vendeurs (*Au Bonheur des dames*. *Rougon-Macquart*. III : 1668-1669).

Ceci est compliqué par le fait bien connu que Zola (qu'il s'agisse d'horaires de trains ou de prix) exploite deux systèmes historiques à la fois : celui de l'époque qu'il explore et celui de l'écriture et surtout de la documentation. D'une manière générale, ses récits datent de la période 1848-1870, mais bien souvent, il fonde ses recherches sur les conditions qui ont cours vingt ans plus tard, au moment donc de la narration.<sup>13</sup> On ne sait donc pour ainsi dire jamais si les informations documentaires qu'il donne dans ses romans renvoient à la période où les événements sont censés se dérouler où à l'époque où il se documente pour son roman. Les prix dans *Au Bonheur des dames* se rapportent-ils donc à la période 1864-1869 ou à l'époque où Zola préparait ses dossiers ?<sup>14</sup>

Voilà donc un grand obstacle à notre compréhension de ces textes 'transparents'. Evidemment, d'autres lectures complexes et convaincantes du roman réaliste sont possibles – ce que j'ai voulu souligner ici, c'est tout simplement la lacune qui subsiste quand même, à un niveau assez rudimentaire, au sein de lectures apparemment cohérentes.

On pourrait d'ailleurs se demander si le lecteur de ces romans n'aurait pas intérêt à mieux se familiariser avec l'histoire économique du 19<sup>e</sup> siècle. Mais une telle familiarité n'enlève rien à l'obscurité essentielle à laquelle est confrontée toute lecture 'normale' (c'est-à-dire 'instinctive', non spécialisée) des textes que j'évoque ici ... et d'ailleurs, les historiens de l'économie trop souvent négligent les problèmes concrets et quotidiens autant que les critiques littéraires.

Post Scriptum

Des remarques très utiles ont été faites au cours de la discussion qui a suivi les propos qu'on vient de lire. Elles permettent de nuancer le côté quelque peu schématique de mon approche.

Robert Lethbridge a rappelé qu'au début de *Bel ami* l'argent, la pièce de cent sous en l'occurrence, joue un rôle beaucoup plus précis et beaucoup plus éclairant que dans les textes que j'ai cités :

Lorsqu'il fut sur le trottoir, il demeura un instant immobile, se demandant ce qu'il allait faire. On était le 28 juin, et il lui restait juste en poche trois francs quarante pour finir le mois. Cela représentait deux dîners sans déjeuners, ou deux déjeuners sans dîners, au choix. Il réfléchit que les repas du matin étant de vingt sous, au lieu de tente que coûtaient ceux du soir, il lui réservait, en se contentant des déjeuners, un franc vingt centimes de boni, ce qui représentait encore deux collations au pain et saucisson, pus deux bocks sur le boulevard. (Maupassant, *Bel Ami*. 1973 : 29-30)

Ce qu'avance Lethbridge est vrai – seulement, sans entrer dans le détail, le problème de la 'référence' subsiste : 3frs40 pour finir le mois, vingt sous, un repas à un franc vingt : on ne sait toujours pas ce que ces détails signifient par rapport à la réalité économique en général. (Bel ami a-t-il des goûts de luxe ou des habitudes d'ouvrier ?) Tout cela est trop loin de notre conception actuelle de l'argent, de l'idée qu'on peut avoir des revenus d'un homme de la classe social de Bel Ami, des habitudes sociales de l'époque (pourquoi ne mange-t-il pas chez lui ? Cela coûterait nettement moins cher...)

D'autre part, le langage de l'argent chez Balzac, en plus de ses origines autobiographiques, souligne la présence au sein d'une tradition quand même réaliste, de tendances fantasmatiques où les sommes citées (« dix millions ») renvoient non à la réalité, mais à une sorte de délire. Ces deux faits soulignent la nécessité d'historiciser, plus que je ne l'ai fait sans doute dans cet article, l'expérience romanesque et la mentalité de l'argent au 19<sup>e</sup> siècle, qui évolue sans doute sensiblement au cours du 19<sup>e</sup> siècle.

D'autre part : Jacques Neefs fait remarquer que le problème de lecture que je soulève ne se limite pas à l'argent : la perception et l'expérience de l'espace et du temps dans les textes 'anciens' sont, elles aussi extrêmement problématiques. Là, je dirais que si la perception de l'espace et du temps est bien différente au 19<sup>e</sup> siècle (voir les ouvrages de Studeny et de Kern), il en est de même de tous les siècles qui ont précédé le nôtre – alors que le problème de l'argent et de la perte de sa signification matérielle semblent plus particulièrement spécifiques au 19<sup>e</sup> siècle – et puis il est peut-être encore possible de retrouver ne serait-ce que des fragments de l'expérience temporelle et spatiale du passé ...

P.M. Wetherill

P.M. Wetherill  
14 Alma Rd.,  
Stockport SK4 4PU England  
e-mail: [113655.137@compuserve.com](mailto:113655.137@compuserve.com)

### Ouvrages cités

Becker, Colette. 1986. *La fabrique de 'Germinal'*. SEDES: Presses Universitaires de #  
Lille.

Cacciavillani, G. 2000. *La coscienza immaginante*. Rimini: Panozzo editore.

Flaubert, Gustave. 1984. *L'Éducation sentimentale*. Paris: Classiques Garnier.

1991. *Voyage en Egypte*. Ed. Pierre-Marc Biasi. Paris: Grasset.

Franck, Georg. 2003 (Januar). « Mentaler Kapitalismus », *Merkur*, 1-15.

Hobsbawm, Eric. 1997 [1975]. *The Age of Capital*. London: Abacus.

Kern, S. 1983. *The culture of time and space 1880-1918*. Cambridge, MA and  
London:  
Harvard University Press.

Maupassant, Guy de. 1973. *Bel Ami*. Paris: Gallimard. (Folio).

Studeny, Charles. 1995. *L'Invention de la vitesse*. Paris: Gallimard.

Zola, Emile. 1960-67. *Les Rougon Macquart*. 5 vols. Ed. Henri Mitterand. Paris:  
Gallimard. Bibliothèque de la Pléiade.

1986. *Carnets d'Enquêtes*. Ed. Henri Mitterand. Paris: Plon.

---

<sup>1</sup> Quand le narrateur n'intervient pas lui-même, comme c'est très souvent le cas.

<sup>2</sup> Démontrant une fois de plus que lecture et vision directe du réel sont deux choses radicalement distinctes.

<sup>3</sup> La seule historicité qui survive à ce gommage étant celle du temps actuel.

---

<sup>4</sup> « Nicht Ware gegen Geld sondern Information gegen Aufmerksamkeit wird getauscht. »[...]« Das Währungssysteme der Aufmerksamkeit schließt einen eigenen Sektor finanzierender Dienstleistung ein. » (G. Franck 2003:2, 3).

<sup>5</sup> De toute évidence ces rapides notations mériteraient d'être explorées à part.

<sup>6</sup> On note que les problèmes d'argent ont tendance à disparaître au 20<sup>e</sup> siècle ... En même temps, le phénomène ne se limite pas au 19<sup>e</sup> siècle : ainsi, à la fin de la 2<sup>e</sup> partie de *Henry IV*, on apprend que Falstaff doit £1000 à Justice Shallow, La somme paraît énorme, mais on ne sait pas vraiment ce qu'elle représente.

<sup>7</sup> Même un texte comme *La coscienza immaginante* de G. Cacciavillani reste muet sur ce sujet - malgré son orientation psychanalytique. En plus de notre incertitude concernant la vraie valeur de la fortune de Frédéric, on peut également constater qu'on n'est pas vraiment en mesure d'évaluer le bon ou le mauvais goût de ses projets décoratifs ... C'est un autre domaine où on est complètement dans le noir.

<sup>8</sup> Qui fait bien penser à celui que Flaubert a lui-même fait au Moyen-Orient, et dont la mère de Flaubert a estimé le coût à 27543.43 frs. Voir *Voyage en Egypte*, 1991: 52 n.29.

<sup>9</sup> C'est à Mary Donaldson-Evans de l'Université de Delaware, que je dois cette précision – qui démontre que la situation d'Emma (et de son mari !) était sans doute plus grave que je n'avais cherché à le faire croire, même si nous ne sommes pas en mesure d'en évaluer le poids réel.

<sup>10</sup> Voir Colette Becker 1986:122-3.

<sup>11</sup> Voir Mitterand, *Carnets d'enquêtes*, p.470.

<sup>12</sup> Les contemporains n'avaient pas besoin d'explications.

<sup>13</sup> La même indifférence étonne également chez Flaubert, qui pourtant se donne pour but, dans *l'Education sentimentale* de : « faire l'histoire morale des hommes de ma génération ; 'sentimentale' serait plus vrai. » à Mlle Leroyer de Chantepie, lettre du 6 octobre 1864.

<sup>14</sup> Il faut dire qu'en général, c'est le temps de l'écriture qui prime bien plus que celui de l'événement... et le même problème se pose pour *l'Education sentimentale* – même si Flaubert supprime en fin de compte (*in extremis* !) le chemin de fer de Fontainebleau.